



**HAL**  
open science

## Lire et interpréter "Le Rêve de la gouvernante française" : une enquête

Johanna Schipper

► **To cite this version:**

Johanna Schipper. Lire et interpréter "Le Rêve de la gouvernante française" : une enquête. Les Cahiers d'Artes, 2022, n° 18, pp.175-199. hal-04572672

**HAL Id: hal-04572672**

**<https://hal.science/hal-04572672v1>**

Submitted on 11 May 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Johanna Schipper

# Lire et interpréter

## *Le Rêve de la gouvernante française :* une enquête

*Lire, c'est relire. Relire, c'est prolonger  
et se donner une chance de faire fleurir encore<sup>1</sup>.*

### INTRODUCTION : UNE PIÈCE À CONVICTION

Il s'agit d'une bande dessinée singulière, d'une œuvre qui s'est retrouvée isolée pour des raisons historiques, du contexte culturel dans lequel elle est apparue. Littéralement parlant, c'est un objet à part qui nous parvient plus de cent ans après sa première publication, accompagnée d'une interprétation inchangée et d'une fiche d'identité qui se résume en ces termes : c'est l'unique illustration qui figure dans *L'Interprétation des rêves* de Sigmund Freud, qui l'a reçu en 1911 de son collaborateur, le médecin et psychanalyste Sándor Ferenczi, qui l'avait auparavant découpée dans le magazine satirique hongrois *Fidibusz*.

Cette bande dessinée s'intitule *Le Rêve de la gouvernante française* et si elle doit sa notoriété au célèbre ouvrage de Freud, l'identité de son créateur reste, encore aujourd'hui, quasi inconnue. Elle a été reproduite par Freud dans la quatrième édition de *L'Interprétation des rêves* datée de 1914 et y figure toujours aujourd'hui, dans la version dite « canonique » de 1930 [Fig. 1]. L'artiste qui se cache derrière les trois initiales « BIT » n'est évoqué, ni dans *L'Interprétation des rêves*, ni dans *L'Éloquence des images* de l'iconologue Pierre Fresnault-Deruelle, ni même dans des articles ou textes plus récents, notamment ceux sur le rêve dans la bande dessinée du psychanalyste Serge Tisseron<sup>2</sup> ou de Thierry Groensteen<sup>3</sup>.

Le commentaire succinct qu'en fait Freud est généralement repris tel quel dès que l'œuvre

---

<sup>1</sup> G. Didi-Huberman, *Ninfa Fluida*, Paris, Gallimard, 2015, p.125

<sup>2</sup> S. Tisseron, « Mon rêve, c'est une BD » in *Little Nemo, 1905-2005. Un siècle de rêves*, Impressions Nouvelles, 2005.

<sup>3</sup> Thierry Groensteen, (dir.), *Nocturnes. Le rêve dans la bande dessinée*, Paris, Cibdi / Citadelle & Mazenod, 2013.

est citée : la bande dessinée relate un rêve typique, classé dans les catégories des *rêves de commodité* et des rêves à réveil provoqué, dont le but est de prolonger le sommeil du dormeur ou de la dormeuse le plus longtemps possible, et qui intègre un élément dont il ou elle a conscience. La scène corrobore l'idée que le rêve est le gardien du sommeil<sup>4</sup>, ce qui rend son interprétation aisée : le rêveur ou la rêveuse y tente, aussi longtemps que possible, de s'illusionner sur le fait qu'il ou elle est déjà réveillé et peut agir, peu ou prou, comme si il ou elle était debout. Le génie de l'artiste est également évoqué : son intuition lui a permis de représenter en quelques images une théorie des plus complexes. Des spéculations interprétatives existent néanmoins autour de cette œuvre et il n'est pas étonnant qu'elles émanent majoritairement des critiques et théoriciens de la bande dessinée, qui se saisissent de l'autorité de Freud en matière de rêves et d'inconscient pour imaginer, en retour, en quoi la bande dessinée relèverait, ontologiquement, *du rêve*<sup>5</sup>.

Je suis moi-même une autrice habituée à illustrer mes rêves en bande dessinée, or *Le Rêve de la gouvernante française* me semble, cependant, étrangement artificiel. Ce que l'œuvre est censée mettre en évidence avec éloquence se dérobe à moi et sonne faux. Le terme qui résume le mieux ce sentiment est celui de *fake*. Mais avant de crier à l'imposture (ce qui serait fort téméraire de ma part), je me suis livrée à une enquête et j'ai cherché à resituer l'œuvre dans son époque, à en élucider certains motifs et à recouper ce qui a été écrit sur elle. Au terme de ce travail une nouvelle interprétation s'esquisse. L'exercice interprétatif s'apparente ici à une lecture alternative de la bande dessinée publiée dans *Fidibusz*. Tout le mystère qui entoure l'œuvre de sera pourtant pas levé : le travail de l'artiste qui l'a créée ayant été peu documenté<sup>6</sup>. *Le rêve de la gouvernante française* représente-t-il véritablement un rêve, dans le sens où la séquence aurait effectivement été rêvée par une personne ? Si ce n'était pas le cas, est-ce que cela invaliderait ce qui a été écrit à son propos ? Il sera donc question d'indices, d'hypothèses et d'éléments contextuels.

## CONSTRUCTION DE LA PREUVE

*Le Rêve de la gouvernante française* est un gag muet, décliné en huit cases sur une seule planche. Dans une lettre datée du 3 mai 1911, Sándor Ferenczi<sup>7</sup> envoie à Sigmund Freud une série de pages<sup>8</sup> découpées dans un journal satirique de Budapest, *Fidibusz*<sup>9</sup>. Toutes traitent du rêve et celle mettant en scène une gouvernante française (datée de 1907) comporte une annotation de la

---

<sup>4</sup> « Le rêve, gardien du sommeil, avait accompli mon désir de rester au lit... » (S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1980 [1899], p. 352).

<sup>5</sup> Outre les écrits de S. Tisseron, l'un des rares textes écrits par des psychanalystes sur le thème de l'analogie entre la bande dessinée et le rêve est : J. Marotta, C. Bonnet et G. Gimenez, « Freud et la bande dessinée : une rencontre onirique », *Bulletin de psychologie*, n°565, 2020, p. 57-67.

<sup>6</sup> La chercheuse Clara Royer s'est intéressée aux publications satiriques du magazine *Fidibusz* lors du colloque international *Freudian Psychoanalysis and Literary Circles in Central Europe*, qu'elle a coorganisé avec Jean-François Laplénie (Université Paris-Sorbonne, septembre 2014).

<sup>7</sup> Notice auteur « BIT » consultée le 17 mars 2021 sur le site de référence encyclopédique *Lambiek Comiclopedia*, [en ligne] : <https://www.lambiek.net/artists/b/bit.htm>

<sup>8</sup> Cf. J.-P. Kamieniak, « Freud, l'image et le cinéma », *Topique*, n°131, 2015, p. 78, URL : <https://www.cairn.info/revue-topique-2015-2-page-75.htm>, consulté sur Cairn.info le 9 janvier 2021.

<sup>9</sup> Le journal satirique hongrois à caractère érotique *Fidibusz* a été publié de 1905 à 1927 avec, comme éditorialistes, Jenő Heltai, Andor Gábor ou Ferenc Vészi.

main de Ferenczi : « Bel exemple que le symbole ne dérive pas de la langue, mais que ce sont les expressions idiomatiques qui dérivent du *symbole*<sup>10</sup> ».

Sándor Ferenczi, ainsi qu’Otto Rank, vont contribuer de manière significative aux révisions que connaîtra *L’Interprétation des rêves* en 1911 puis en 1914<sup>11</sup>. Pour les historiens Lydia Marinelli et Andreas Meyer, l’enjeu de la 4<sup>e</sup> édition sera notamment de mettre au point une théorie de la symbolisation qui tend à l’universel, en transcendant les questions linguistiques et sans toutefois glisser vers une symbolique des motifs, jugée arbitraire et dépassée<sup>12</sup>. En autrichien, le terme *schiffen* désigne à la fois les bateaux et le fait d’uriner<sup>13</sup>, alors que la langue hongroise est exempte d’expressions relatives à la miction se rapportant aux navires ! Or *Le Rêve de la gouvernante française* représente une flaque d’urine pleine de navires. Pour Ferenczi, il s’agit d’un fait pertinent — comme on dirait en criminologie — pour accréditer l’idée selon laquelle ce n’est pas la langue qui forme les images du rêve, mais la symbolisation inconsciente qui donne naissance aux expressions imagées de la langue courante.

Freud était déjà un lecteur assidu de la *Fliegende Blätter*<sup>14</sup> journal satirique allemand dont il fait plusieurs fois mention dans *L’Interprétation des rêves*. Ce qui l’intéresse — et qui nourrit également sa complicité avec Ferenczi — c’est la manière dont l’image satirique semble élucider la complexité des mécanismes psychiques. Il n’hésite donc pas à rapprocher son mode opératoire avec les principes de *condensation*, de *déplacement* ou même de *sublimation*<sup>15</sup>. De plus, face aux critiques ou aux incompréhensions auxquelles est confrontée la psychanalyse naissante, il a besoin d’exemples probants pour défendre et diffuser ses idées.

Freud considère que les trouvailles de Ferenczi apportent une nouvelle pierre à son édifice. Il est conquis par les bandes dessinées hongroises que lui a envoyé son ami et écrira en retour que l’artiste « comprend mieux le fonctionnement du rêve que Bleuler ou Havelock Ellis<sup>16</sup> ». Il va également présenter ces images à la séance du 17 mai 1911 de la Société psychanalytique de Vienne. Pour Otto Rank, rapporteur de la séance, ces dessins « frappent par leur justesse et leur transparence psychologique<sup>17</sup> ». *Le Rêve de la gouvernante française* inspirera à Otto Rank un article qui paraîtra l’année suivante et qui s’intitule « La stratification symbolique dans le rêve à réveil provoqué<sup>18</sup> ». Dans ce texte d’une soixantaine de pages, Otto Rank analyse pas moins de vingt-quatre rêves rapportés par des personnes ayant eu une forte envie d’uriner durant leur

---

<sup>10</sup> « *Shönes Beispiel dafür dass das Symbol nicht aus der Sprache, sonder die Redewendungen vom Symbol abstammen* » (Sándor Ferenczi, extrait de l’inscription faite à la main sur la page représentant *Le Rêve de la gouvernante française*). C’est moi qui traduit et souligne.

<sup>11</sup> I. Grubrich-Simitis, « Métamorphoses de L’interprétation des rêves », *Revue germanique internationale* [en ligne], 14 | 2000, mis en ligne le 30 août 2011, URL : <http://journals.openedition.org/rgi/798> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rgi.798>, consulté le 10 janvier 2021.

<sup>12</sup> L. Marinelli et A. Meyer, *Rêver avec Freud. L’histoire collective de L’Interprétation du rêve*, Paris, Aubier, 2009, p.158.

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> Ce journal satirique sera publié de 1845 à 1944.

<sup>15</sup> J.-P. Kamieniak, *op. cit.*

<sup>16</sup> *Lambiek Comicipedia, op. cit.*

<sup>17</sup> J.-P. Kamieniak, *op cit.* p. 78.

<sup>18</sup> In *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forshung*, Leipzig & Vienne, 1912, p. 51 à 115.

sommeil ou sujettes, comme lui, à la soif nocturne. Au terme de ces analyses, il présente élogieusement *Le Rêve de la gouvernante française*, pour amorcer une réflexion sur l'ancrage ontogénétique du processus de symbolisation et la manière dont il donne naissance à des récits imagés — comme les mythes. Dans le cas particulier du *Rêve de la gouvernante française*, la symbolique de l'inondation s'élabore, pour Rank, à partir des sources infantiles du plaisir, que la bande dessinée met en évidence notamment par la présence du petit garçon.

*Le Rêve de la gouvernante française* trouve ainsi sa place parmi les témoignages de rêves oraux ou écrits, recueillis de première main par Freud et ses collaborateurs. Son destin, comme « unique illustration dans la quatrième édition de *L'Interprétation des rêves* » est scellé. Dans la version définitive de l'ouvrage, les apports théoriques d'Otto Rank — notamment sur le rêve et la création poétique — ont été supprimés et l'œuvre nous parvient dans une certaine virginité, comme si, en elle, le verbe s'était fait image. En tant que document *valant pour preuve*, sa dimension esthétique change également : elle devient la pièce à conviction qui donne à voir le processus de symbolisation au cœur du rêve [Fig. 2].

## LA MARQUE DU RÊVE

La transparence psychologique dont parle Otto Rank à propos du *Rêve de la gouvernante française* ne tient pas uniquement à son thème (le rêve) et ses motifs (la miction, l'inondation). Son traitement graphique participe également à cette *transparence*, qui obéit aux contraintes des procédés de reproduction de l'époque. Il en ressort un trait d'une grande lisibilité qu'il serait anachronique de qualifier de *ligne claire*<sup>19</sup>, même si, comme pour la ligne claire, les cernés noirs donnent au dessin une impression de vitrail laissant passer la lumière. D'un point de vue formel, cette manière de dessiner est propice à gommer les textures, à neutraliser le support et à standardiser le résultat. La représentation mimétique des personnages et des décors est privilégiée par rapport à l'expressivité de leurs formes. L'action est lente et progressive, la planche se lit d'autant plus facilement qu'aucun obstacle n'est fait à sa compréhension.

Imprimé, le dessin change également de place dans l'ordre symbolique des valeurs artistiques. En Europe et jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, il est fréquent que les dessinateurs de bande dessinée ou les illustrateurs travaillant pour la presse ne signent pas leurs œuvres ou prennent des pseudonymes. Dans son message, la planche n'offre guère matière à interrogation. C'est donc à partir de sa structure narrative, que les critiques de bande dessinée vont élaborer un discours sur l'analogie entre le rêve et la bande dessinée.

Pierre Fresnault-Deruelle, qui qualifie *Le Rêve de la gouvernante française* de « BD avant la lettre<sup>20</sup> », compare à juste titre cette planche à *Little Nemo in Slumberland* de Winsor McCay, un feuilleton de bande dessinée hebdomadaire publié aux États-Unis de 1905 à 1914. Les deux bandes dessinées ont de nombreux points communs, en particulier la manière dont le récit s'organise

---

<sup>19</sup> On doit le terme de *ligne claire* au dessinateur Joost Swarte, qui désigne ainsi la stylisation graphique apparue dans les bandes dessinées européennes des années 1930, particulier chez Alain Saint Ogan et Hergé.

<sup>20</sup> P. Fresnault-Deruelle, *L'Éloquence des images : les images fixes III*, ch. 19.

autour de sa chute, qui tient en une case montrant le réveil du héros ou de l'héroïne. Pierre Fresnault-Deruelle souligne que le désir sert à la fois d'argument et de moteur dans *Little Nemo*, mais qu'il est sans cesse contrarié par des rebondissements invraisemblables de l'histoire. Or, la case finale permet de relancer le désir chaque semaine, car elle sert d' « exact contre-point structural de tout épisode<sup>21</sup> ». Cette clôture réitérée à chaque parution contient l'essence même du ressort feuilletonnesque des aventures de Némé. Pour Pierre Fresnault-Deruelle, il s'agit d'un *désir-impulsion* qui est comparable au *désir-pulsion* au cœur de tout rêve et dont la case de chute constitue l'articulation.

« Si le rêve est la “voie royale” vers l'inconscient [...] la bande dessinée en est assurément une autre<sup>22</sup> », écrit le psychanalyste Serge Tisseron, s'appuyant lui-aussi sur les illustres exemples que sont *Le Rêve de la gouvernante française* et *Little Nemo in Slumberland*. Pour Serge Tisseron, ce sont les cases rassurantes et contenantantes de la bande dessinée qui permettent aux lecteurs (et avec eux, aux auteurs) de rêver en paix et de laisser parler leur inconscient, comme dans le rêve. « Si ces repères ne sont pas posés, l'imaginaire — ce monde où nous sommes invités à entrer comme dans un rêve — n'est plus forcément perçu comme tel », précise Serge Tisseron en expliquant que ce sont les repères permettant d'établir ce qui est dedans ou dehors, qui tracent la limite entre le réel et la fiction. Les cernés dans la bande dessinée, mais également et *a fortiori* la case du réveil, participent à la formation de ces repères.

C'est donc autour de cette case unique et conclusive que s'organise le *topos* du rêve devenu bande dessinée. Elle signe le rêve, en est la marque, de la même façon que le rêve de confort tient dans le désir/plaisir contrarié de satisfaire un besoin naturel en simulant un réveil.

## UN RÊVE QUI N'EN EST (SANS DOUTE) PAS UN

On l'a vu : *Le Rêve de la gouvernante française* a permis à Otto Rank et Sándor Ferenczi d'élaborer des hypothèses sur l'origine onirique et inconsciente des contes, des récits imagés ou des expressions idiomatiques. Cependant, au regard des fables ou autres proverbes, la bande dessinée est une forme d'expression récente. Si l'on parle à son propos d'art *populaire*, c'est parce qu'elle fait partie des médias de masse émergeant au début du XX<sup>e</sup> siècle. La bande dessinée appartient à la même iconosphère<sup>23</sup> que la caricature ou les rébus, elle se diffuse dans des supports de presse qui juxtaposent de manière déhiérarchisée des contenus aussi divers que les annonces publicitaires, les faits divers ou les jeux. L'historien des médias Laurent Bihl nous met ainsi en garde contre le qualificatif de populaire<sup>24</sup> qui biaise notre compréhension de ce que fut la presse satirique à la Belle Époque. Pour les artistes qui exercent leurs talents dans la presse satirique en 1900, ou pour le public qui lit ces journaux, le terme de *populaire* n'est pas toujours adapté : « les images surgissent effectivement dans l'espace public, au grand mécontentement de la justice, des milieux

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p.222

<sup>22</sup> S. Tisseron, *op. cit.*

<sup>23</sup> L. Bihl, « “Audaces fortuna Juven” : Les rires du Rire (1894-1914). Propositions et hypothèses sur la réception publique d'un périodique fin-de-siècle », *Fabula / Les colloques*, Le rire : formes et fonctions du comique, URL : <http://www.fabula.org/colloques/document5417.php>, page consultée le 10 janvier 2021.

conservateurs et des ligues de vertu. Qu'importe, ce qui compte, c'est la façon dont les dessinateurs vivent leur état et se définissent comme médiateurs du réel<sup>25</sup> ».

*Le Rêve de la gouvernante française* n'est donc pas une œuvre « populaire » au sens où il trouverait son origine dans un folklore local. Cette bande dessinée ne s'adresse pas davantage aux classes prolétaires : le journal satirique hongrois *Fidibusz* était surtout lu dans les cercles intellectuels et bourgeois des Juifs de Budapest, qui l'appréciait pour son immoralité et son positionnement politique. A contrario, ce serait plutôt le thème du rêve que l'on pourrait qualifier de populaire : « L'onirique était un thème récurrent dans les histoires en images du XIX<sup>e</sup> siècle, et ceci bien avant que Winsor McCay en fasse l'un de ses thèmes de prédilection » précise Antoine Sausverd. Dans deux articles publiés sur son blog *Töpfferiana*<sup>26</sup>, le chercheur dévoile des ressemblances troublantes entre une planche du dessinateur Job, alias Jacques-Marie Gaston Onfray de Bréville, édité par la maison Quantin en 1886, et la planche de *Little Nemo in Slumberland* publiée dans le *New York Herald* du 15 octobre 1905. Pour Antoine Sausverd, il est fort probable que Winsor McCay connaissait les éditions Quantin et s'en est très directement inspiré pour *Little Nemo*. Quant au thème du rêve comme prétexte au récit fantastique et plus particulièrement de l'enfant perdu au pays des songes, il existait depuis bien avant Job, Caran d'Ache ou McCay<sup>27</sup>.

*Le Rêve de la gouvernante française* s'insère ainsi dans un riche corpus de récits métamorphiques ayant pour trame de fond un personnage qui rêve. Le rêve est un thème-prétexte propice à la création de gags visuels, au même titre que l'arroseur arrosé ou le mari qui surprend sa femme dans le lit conjugal avec son amant. L'histoire du personnage qui se réveille à la fin d'un rêve est un ressort maintes fois utilisé dans les récits extravagants au XIX<sup>e</sup> siècle, comme dans *Voyage où il vous plaira* d'Alfred de Musset et Pierre-Jules Stahl, publié en 1843 et illustré par Tony Johannot, ou encore le très célèbre *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll, publié en 1864 et illustré dans sa première version par Carroll lui-même. Le cinéma et la bande dessinée reprendront à leur compte la pirouette conclusive du « ce n'était qu'un rêve » et Winsor McCay en fera un filon comique particulièrement efficace, décliné dans *Little Nemo* bien sûr, mais aussi dans *Les Cauchemars de l'amateur de la fondue au Chester*. Même dans *Little Sammy Sneeze*, McCay s'amuse à réitérer le même dénouement à chaque page par un retournement de situation, sauf que ce n'est pas le réveil qui précipite la fin de l'histoire, mais l'éternuement du petit Sammy.

---

<sup>24</sup> *Ibid.* Terme emprunté à P. Hamon et cité par L. Bihl.

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> Articles à lire sur : <http://www.topfferiana.fr/2008/11/le-petit-lucien-au-pays-des-reves/> et <http://www.topfferiana.fr/2008/12/le-petit-lucien-deuxieme-episode/>

<sup>27</sup> Lire aussi au sujet de l'enfant rêveur en bande dessinée : P. Maresca, « Autres Nemos, autres rêves », *Little Nemo 1905-2005, op. cit.*, p.89-95.

## COUPABLES DE RÊVES

Inutile d'en douter davantage, le rêve raconté dans la bande dessinée de *Fidibusz* est une pure invention. Pour s'en convaincre, et comme le fait très bien remarquer Thierry Groensteen, il existe un hiatus sur la personne qui serait à l'origine du rêve représenté dans ces vignettes : « la dernière case est ambiguë, l'enfant et la jeune femme dorment dans une même chambre, et le dessin ne permet pas d'établir avec certitude lequel des deux a rêvé<sup>28</sup> ».

Si seul le titre permet de savoir que le rêve provient de la nurse<sup>29</sup>, c'est parce que la gouvernante n'est pas actrice de son rêve. L'effet de zoom arrière n'y est pour rien : le hiatus évoqué précédemment vient du fait que le mobile du rêve (maintenir le sommeil de la gouvernante) n'est pas corrélé à l'inondation provoquée par le petit garçon. Par conséquent, deux scénarios se superposent : celui dans lequel le petit garçon qui a envie d'uriner rêve qu'il provoque un déluge, et un autre dans lequel la gouvernante imagine prendre le large, ou de *mettre les voiles* selon l'expression consacrée.

Dans les épisodes des *Cauchemars de l'amateur de fondue au Chester* — publiés à partir de 1904 et parallèlement à *Little Nemo in Slumberland* —, Winsor McCay arrive à nous faire croire aux situations oniriques totalement inventées en jouant sur l'émotion ressentie par les personnages (gène, joie, cupidité, colère, peur...) face aux situations invraisemblables qu'ils subissent. Deux séquences publiées au début de l'année 1905 sont comparables, dans leurs sujets, au *Rêve de la gouvernante française*. L'une d'elles raconte l'histoire d'un un vieil homme dont l'eau du bain déborde et se remplit d'animaux toujours plus gros et dangereux<sup>30</sup>. La scène illustre parfaitement comment l'élément aqueux est à la fois source de plaisir mais aussi d'angoisse. Les émotions du personnage sont très caractéristiques de cette ambivalence. Dans l'autre planche, un homme d'une certaine corpulence court pour attraper son bus. Cela provoque chez lui une forte sueur qui finira par provoquer une inondation. La scène est drolatique car le personnage semble se désintéresser complètement de la catastrophe qu'il provoque, à la manière d'un *slapstick* de Buster Keaton. La seule chose qui occupe son esprit est de réussir à atteindre la bourse de Wall Street pour gagner beaucoup d'argent.

Les deux pages extraites des *Cauchemars de l'amateur de la fondue au Chester* impliquent totalement (même si c'est à leurs corps défendants) les personnages à l'origine du rêve. Winsor McCay arrive à montrer comment ils sont acteurs du rêve, non seulement par l'ajout du texte (qui est absent dans *Le Rêve de la gouvernante française*) mais aussi parce que les éléments du rêve interagissent avec eux. Il les fait évoluer selon une chorégraphie qui entre en résonance ce dont ils

---

<sup>28</sup> T. Groensteen, *op. cit.*, p. 49

<sup>29</sup> La thèse défendue par de J. Marotta, C. Bonnet et G. Gimenez dans « Freud et la bande dessinée : une rencontre onirique » (*op. cit.*), est que le rêveur serait, en fait, le petit garçon de l'histoire. Les auteurs attribuent l'erreur d'interprétation à Otto Rank, crédité comme étant l'inventeur du titre. Or, la page originale de *Fidibusz* sur laquelle la planche est reproduite, comporte le titre (en hongrois) voulu par l'auteur : « *A francia Bonne álma* » et que Sándor Ferenczi a été le premier à traduire par : « *Traûm der französischen Bonne* ». La thèse d'une erreur d'interprétation commise par Otto Rank ne tient donc pas au regard des intentions de l'auteur de la bande dessinée et de l'exactitude historique, même si cela rend l'interprétation du rêve, au sens psychanalytique du terme, plus commode !



font l'expérience. Chez McCay, les rêveurs sont même coupables de leurs cauchemars : leurs nuits perturbées sont le résultat de leur gourmandise.

## TOUTES LES EAUX NE VIENNENT PAS DU MÊME FLEUVE

L'argument principal d'Otto Rank est de dire que l'envie d'uriner provoque, dans les rêves de commodité, des images d'inondation que l'on retrouve dans la planche extraite de *Fidibusz*. Mais toutes les inondations ne se ressemblent pas et, plutôt que de clore le débat, Otto Rank ouvre un nouveau champ d'investigation, plus iconologique que psychanalytique<sup>31</sup>.

Depuis les années 1990, en Europe et en Amérique du Nord, il est fréquent de trouver des auteurs et des autrices qui rapportent leurs rêves en bande dessinée. Les récits d'expériences de rêves ayant trait à l'eau et aux fluides corporels (uriner, avoir ses menstrues, pleurer etc.) sont nombreux et les inventorier dépasserait de loin le sujet de cet article. Je propose néanmoins d'en analyser cinq, publiés entre 1995 et 2020, et dessinés par des artistes de différentes générations. À chaque fois, l'eau en est le thème principal et, comme on le verra, ils ont entre eux plusieurs points communs.

Dans un rêve du 11 novembre 2020, publié sur le compte *Collectifderêve*<sup>32</sup>, Madeleine Pereira se met en scène en compagnie d'une amie. Elles sont toutes les deux au cœur d'une forêt sombre où se trouve un étang lugubre dans lequel elles décident de plonger. Alors que Madeleine se fait mordre à la jambe par une bête tapie au fond de l'étang, son amie disparaît. Madeleine grimpe à un arbre par lequel elle envisage de regagner la terre ferme. Dans sa fuite, elle est distraite par un sac transparent contenant des croquettes. Afin représenter la trajectoire qu'elle envisage de parcourir pour arriver sur la terre ferme, Madeleine a recours à un schéma, esquissé par dessus le dessin d'une case. Ce schéma superposé au dessin permet de montrer que deux instances coexistent dans son rêve : l'une (active) qui analyse ce qui s'y passe, et l'autre (passive) qui en reçoit les éléments. L'élément aquatique offre, à ce titre, un intérêt particulier, puisqu'il permet aux deux instances de se rejoindre : l'eau porte les rêveurs comme quand ils volent dans les airs, mais elle obéit également à leurs intentions, elle charrie leurs pensées, leurs sentiments et leurs émotions.

Dans un rêve en quatre cases publié le 30 novembre 2020, également sur le compte *Collectifderêve*, Adrien Yeung raconte comment son père se retrouve dans une cabane au bord de la mer et risque de se faire emporter violemment par les vagues. Cette courte bande dessinée<sup>33</sup> me fait

---

<sup>30</sup> W. McCay, *Cauchemars de l'amateur de fondue au Chester*, Paris, Pierre Horay, 1979, p. 35.

<sup>31</sup> O. Rank, *Rêve et création poétique* in *Rêver avec Freud*, op. cit.

<sup>32</sup> Le *Collectifderêve* est un projet initié par l'autrice de bande dessinée Madeleine Pereira sur le réseau social Instagram depuis le 1er septembre 2019, dans lequel une vingtaine d'auteur et d'autrices de bande dessinée publient quotidiennement un rêve dessiné en une courte séquence d'images, [en ligne] : <https://www.instagram.com/collectifdereve/?hl=fr>

<sup>33</sup> Comme la page de Madeleine Pereira, Adrien Yeung publie cette histoire sur Instagram et par conséquent l'affichage se fait d'une image après l'autre et non pas en planche. Son format court (en quatre cases) est celui qui se rapproche le plus de celui des strips, qui classiquement se déroulent sur une bande horizontale ou verticale.

penser à l'un des premiers récits d'expérience de rêve que j'ai publié en 1995<sup>34</sup>. Ce sont quatre planches dans lesquelles je relate un cauchemar récurrent que je faisais enfant. Comme dans le rêve d'Adrien, je suis dans une maison au milieu d'un océan démonté. Bien que les styles des deux bandes dessinées soient radicalement différents, il existe un fort contraste entre les lignes structurées de l'architecture des cabanes et la texture de la houle. Pour reprendre les termes de Serge Tisseron, il y a une tension entre un *dedans* (plus ou moins solide, plus ou moins protecteur) et un *dehors* (qui risque d'emporter les personnages). En bande dessinée, la structure en gaufrier des planches est souvent comparée à une façade d'immeuble, avec ses portes et ses fenêtres<sup>35</sup>, ce qui me m'amène à l'hypothèse suivante : l'instance analytique présente chez les rêveurs est ici matérialisée par les cadres géométriques des structures flottantes. Dans les deux récits, la fin est heureuse : le père d'Adrien arrive à contenir le tsunami qui se dessine au-dessus de sa tête, alors que dans mon cas, je me décide à me jeter à l'eau.

Se « jeter à l'eau », c'est également ce que fait le personnage de Rachel Deville à la fin du *Lac noir*, un récit d'expérience de rêve tiré de son roman graphique *L'Heure du loup*<sup>36</sup>. Rachel Deville ne date pas ses récits de rêves, car ils compilent en une histoire des rêves de différentes époques ayant un thème ou un élément commun. Dans le *Lac noir*, l'eau provient de plusieurs sources : celle d'un lac et celle qui coule d'un robinet sans s'arrêter. Au milieu du lac, parfois clair et attirant, parfois sombre et terrifiant, il existe une petite île surmontée d'un majestueux manoir. Quand elle y pénètre la première fois, Rachel redevient enfant. L'eau permet aussi à son *alter ego* de se dédoubler, de jouer avec son propre reflet. Elle l'oblige à faire preuve de courage, à transgresser les règles dictées par la maîtresse d'école qui instruit la classe du manoir.

Le dernier rêve est un récit également composé de plusieurs rêves, sauf que ceux-ci ont tous été rêvés la même nuit et se succèdent dans un ordre chronologique. Je l'ai publié en 2014 sur mon blog *L'Œil-Livre*<sup>37</sup> et il s'intitule *Montée des eaux* [Fig. 3]. Comme tous les rêves postés sur mon blog, ils ont été notés et esquissés dès le réveil, à la manière des procès-verbaux de rêves des surréalistes. Dans cette bande dessinée, je suis tour à tour l'observatrice d'une maison emportée par des eaux boueuses, une enseignante donnant cours au tableau et une passagère du métro parisien. L'eau me poursuit et intervient à deux reprises : pour emporter une maison en bois, puis pour inonder le quai de la station de métro à l'instant où je prends ma mère dans mes bras. Les rêves progressent également par paliers et acceptations successive : d'abord interrogative et courroucée de voir une maison emportées par les flots, je finis par accepter plus facilement l'inondation du métro. Je « lâche prise » en laisser valser les statues et mes certitudes quand l'eau remonte les marches du Bundestag de Berlin.

Dans ces exemples, l'eau est un élément de circulation des corps et participe à leur métamorphose (dédoublement, retour en enfance). L'eau est littéralement *habitée* par les intentions et les idées des rêveurs ou des rêveuses, et est à l'origine de nombreuses émotions auxquelles il vaut parfois mieux s'abandonner. Si les personnages rêvant sont parfois absents à l'image, un point de

---

<sup>34</sup> J. Schipper, *La Petite Fille et la mer*, fanzine *Le Léopard*, n°10, L.E.Z.A.R.D, mai 1995.

<sup>35</sup> C'est le principe de la collection « Façades » des éditions Polystyrène.

<sup>36</sup> R. Deville, *L'Heure du loup*, Paris, Paris, L'Apocalypse, 2013

<sup>37</sup> Rêve du 22 avril 2014 publié sur le blog L'Œil-Livre : <http://oeil-livre.blogspot.com/>

vue subjectif prend le relais. Ces procédés de mise en cases se distinguent nettement du zoom arrière que l'on observe dans *Le Rêve de la gouvernante française*.

## UN RÊVE PRESQUE TROP PARFAIT

Nous l'avons vu plus haut, dans *Le Rêve de la gouvernante française* le verbe se fait image. La symbolisation secondaire dont parle Freud (autrement dit, la mise en mots du souvenir onirique au réveil) passe ici par une séquence de dessins dont, comme le suggèrent Serge Tisseron et Pierre Fresnault-Deruelle, la structure est elle-même porteuse de sens. Notamment, le fait qu'il s'agit d'un déroulé progressif, faiblement elliptique, n'est pas anodine.

Dans des rapports de rêve autobiographiques en bande dessinée, que ce soit chez Madeleine Pereira, Adrien Yeung, Rachel Deville ou dans mes pages, le fil du récit est contrarié : il s'interrompt ou se laisse distraire, s'altère. Lorsque l'eau surgit dans les rêves, elle est rarement annonciatrice d'une séquence narrative bien huilée. Au contraire, l'eau des rêves ne possède pas les caractéristiques de fluidité qu'on lui connaît dans la nature : elle est soit immatérielle comme pourrait l'être une idée impalpable, donc quasi absente, soit elle est dense comme la surface d'une piscine que le baigneur viendrait percuter à vive allure. L'eau des rêves charrie les éléments du rêve lui-même (ses images, ses mots, ses sensations) dans un ordre chaotique et indiscipliné. Dans cette perspective, on peut dire que l'inondation représentée dans *Le Rêve de la gouvernante française* se déroule parfaitement, image après image, dans une logique plus métamorphique que véritablement onirique.

Dans un dossier sur la bande dessinée muette, publié sur le site critique de bande dessinée « du9 » en 2006, Jessie Bi arrive à la même conclusion, en mettant en parallèle la métamorphose — comme mode narratif privilégié des bandes dessinées muettes — avec le principe de condensation décrit par Freud :

Dans un cas [celui de la métamorphose], il y a une image mentale mixte conçue par déduction, dans l'autre [la condensation] une image mentale mixte conçue par addition. La métamorphose déduit une image médiane d'un état initial avec un état présent. Elle les met en rapport et en fait surgir les points communs médians reconstituant le processus de transformation. La condensation additionne les images et les superpose sans qu'il y ait de points communs entre elles<sup>38</sup>.

À partir cette argumentation sur le jeu des métamorphoses en bande dessinée, Jessie Bi en arrive à la conclusion que les séquences métamorphiques sont davantage du ressort de la rêverie par associations libres, que du rêve rapporté d'un somme. Il s'appuie également sur l'exemple de Möbius qui a créé *Arzach* lors d'un rêve éveillé dans un état de conscience modifié. Suivant cette logique, et parce que *Le Rêve de la gouvernante française* obéit à un déroulé métamorphique du même ordre, la planche décrirait davantage un *fantasme* qu'un *rêve* à proprement parler. Freud nous fournit d'ailleurs une clef de compréhension essentielle, permettant d'accroire cette hypothèse

---

<sup>38</sup> J. Bi, dossier « La bande dessinée muette », [en ligne] <https://www.du9.org/?s=muette>

dans le chapitre sur le Travail du rêve dans *L'Interprétation des rêves*<sup>39</sup>, en proposant une nouvelle interprétation du rêve de la guillotine d'Alfred Maury.

Alfred Maury était un onirologue français du XIXe siècle dont les théories sur le rêve étaient encore largement partagées et discutées à l'époque de Freud. Comme nombre de savants qui s'intéressaient alors au rêve, il se livrait lui-même à nombre d'expérimentations, cherchant en particulier à démontrer que le rêve est en grande partie nourri par des *stimuli* extérieurs au dormeur, que ce dernier intègre dans le scénario de son rêve. Le rêve célèbre dans lequel Alfred Maury se voit guillotiner est précisément un rêve à réveil provoqué : en effet, alors qu'il se voit monter sur l'échafaud, le ciel de son lit lui tombe sur le cou. Ce rêve fera néanmoins l'objet de nombreuses controverses, notamment parce que son scénario dépasse largement le bref laps de temps de la chute du baldaquin. Cela amène Freud (qui prend la défense de Maury) à formuler la proposition suivante :

[...] serait-il donc si invraisemblable qu'il y eût là un fantasme conservé tout prêt durant des années et éveillé — je pourrais dire évoqué par allusion — au moment du choc ? Ainsi disparaîtrait tout d'abord la grosse invraisemblance, la composition d'une si longue histoire avec tous ses détails dans l'espace d'un si court instant : elle était composée d'avance<sup>40</sup>.

## LA GOUVERNANTE SUR LE DIVAN

Contrairement aux autres rêves relatés dans *L'Interprétation des rêves*, Freud ne se livre à aucune analyse du contenu du *Rêve de la gouvernante française*. Sans doute qu'il faudrait pour cela inviter la gouvernante — un personnage de papier — sur le divan, comme Serge Tisseron l'avait fait avec Tintin<sup>41</sup>. Dans un court texte publié en ligne<sup>42</sup>, le philosophe belge et amateur de bandes dessinées Bernard Spee propose une grille d'analyse sophistiquée faisant appel à la métonymie et à la métaphore. La première organise le sens du récit sur un axe horizontal (abscisse), qualifiée également d'axe temporel, et la seconde sur un axe vertical (ordonnée), elle-même qualifiée d'axe identitaire ou phallique. La conclusion à laquelle arrive Bernard Spee est la suivante : la gouvernante rêverait que la miction dure aussi longtemps que possible, car elle lui garantirait le maintien de son travail auprès de ses patrons, celui-là même qui lui assure ses revenus ! Avec les personnages de papier, toutes les spéculations sont en effet possibles !

Mon point de vue diffère radicalement de cette approche méthodologique, ainsi que de sa conclusion. Que ce soit dans le déroulé métamorphique de ses images ou dans l'organisation des éléments de son récit, *Le Rêve de la gouvernante française* nous donne à lire, au sens strict, un fantasme, une rêverie élaborée par une conscience de veille. Qu'il s'agisse du fantasme de l'artiste ou de celui que ce dernier fait porter à son personnage, cela importe peu. La vignette du réveil n'est utilisée que pour clore facilement un récit. Ainsi, il serait juste de rebaptiser la planche *Le Fantasme de la gouvernante française* ! Y déceler le désir sous-jacent de la gouvernante devient alors un jeu

---

<sup>39</sup> S. Freud, *op. cit.*, ch. VI : « Le travail du rêve ».

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 423

<sup>41</sup> S. Tisseron, *Tintin chez le psychanalyste*, Paris, Aubier, 1985.

<sup>42</sup> B. Spee, *Des rêves... de Freud à Hergé ou Comment introduire à une méthodologie des rêves ?*, Onehope, octobre 2019 [2018], [en ligne] : <https://www.onehope.be>

d'enfant.

La gouvernante française aimerait de toute évidence prendre le large, car on l'imagine volontiers harassée par les soins qu'elle doit prodiguer au bambin de ses riches patrons ! Elle n'imagine pas s'enfuir avec n'importe qui au moyen d'une simple barque ou d'un bateau de pêche, mais sur une gondole vénitienne, un voilier de course ou un paquebot transatlantique. Tout cela renvoie à un imaginaire convenu, aux rêveries romantiques que l'on prête aux jeunes femmes en 1900 et pour qui le mariage offre souvent l'unique ascension sociale possible. L'union dont la gouvernante rêve se ferait assurément avec ce jeune homme athlétique qui pratique de l'aviron. Ses fiançailles — on peut le supposer — auraient lieu à Venise. Viendraient ensuite les vacances galantes à la Baule, puis le voyage de noces aux Amériques.

Cette lecture est en phase avec la ligne éditoriale du magazine *Fidibusz* : satirique et érotique. Les femmes y sont souvent représentées nues ou en petite tenue. Avec la planche de la gouvernante, l'artiste transgresse même un tabou : celui de montrer une personne en train d'uriner. Son but est de choquer et de faire rire, le rêve n'en est que le prétexte.

## CONCLUSION : DE QUI SE MOQUE-T-ON ?

Comme on a pu le voir, l'identité et le travail de l'auteur du *Rêve de la gouvernante française* restent largement méconnus, y compris pour les critiques de bande dessinée. Dans la célèbre base de données numérique de la librairie Lambiek, *Lambiek Comiclopedia*, la fiche consacrée à BIT a été complétée seulement en septembre 2020. Il s'agit d'un artiste, illustrateur et affichiste hongrois du nom de Nándor Honti, né en 1878 en Hongrie et mort en 1961 aux États-Unis. Bien que sa vraie identité ne soit pas mentionnée dans *L'Interprétation des rêves*, Freud et Ferenczi la connaissaient. Suite à l'enthousiasme de Freud, Ferenczi pris contact avec Honti, qui offrit par la suite certains de ses dessins à Freud. Honti présentât également son travail au Congrès international de psychanalyse en août 1918 à Budapest<sup>43</sup>.

Nándor Honti était un voyageur, un homme éduqué. Peut-être même qu'il connaissait l'expression autrichienne *schiffen*, synonyme d'uriner, et qu'elle lui a inspiré le gag de la gouvernante. Sa biographie atteste qu'il a vécu à Paris à partir de 1901, puis aux États-Unis de 1903 à 1906, période durant laquelle Winsor McCay publiait trois planches de récits de rêves par semaine ! Deux planches des *Cauchemars de l'amateur de fondue au Chester* paraissaient le mercredi et le samedi dans le *New York Evening Telegram*, et un épisode de *Little Nemo in Slumberland* sortait tous les dimanches dans le *New York Herald*. Ces chefs-d'œuvre du maître de la bande dessinée nord-américaine ont de toute évidence influencé les planches de rêve de Nándor Honti parus dans *Fidibusz*. A partir de 1911 il va publier sous son vrai nom, une série de bandes dessinées pour la jeunesse mettant en scène un petit garçon qui rêve : *Séta Álomországban*, que l'on peut traduire par « marcher dans un rêve. »

---

<sup>43</sup> A. Bayer, *Freud kedvenc képregénye a Fidibuszból* (La bande dessinée préférée de Freud de *Fidibusz*) publié sur le blog de l'auteur *Képregénymúzeum* (le musée des bandes dessinées), 2013, URL :

En tant que dessinateur, Honti a souvent eu l'occasion de croquer les femmes du monde, les élégantes. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, il fait des illustrations pour les éditions parisiennes du Music-Hall et notamment des romances pour piano composées par Paul Delmet, comme les *Maîtresses*, les *Noces d'or* ou la *Camarade*. Le public auquel s'adresse ces partitions est celui de la classe bourgeoise : après un repas ou à l'occasion d'une réunion familiale, on ouvre le piano du salon et on s'amuse à chanter des couplets parfois teintés de grivoiserie, comme en témoignent les premières strophes de la *Camarade*<sup>44</sup>, véritable ode à la femme aux mœurs légères :

C'est une fille de l'amour  
Qui vit la nuit et dort le jour  
Cessez l'aubade

On ne lui fait jamais la cour  
À la moindre fête elle accourt  
La camarade

Les récits de rêve que Honti dessine sous le pseudonyme BIT sont des planches humoristiques composées à partir de plusieurs ingrédients : l'érotisme, l'excentricité et la satire sociale. Otto Rank releva d'ailleurs que la position de la gouvernante dans la dernière case de la planche est fort suggestive ! Elle l'est à dessein, mais pas pour les raisons évoquées par Rank. Quant à la satire sociale, elle tient dans le thème du rêve lui-même : en Europe, au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'interprétation des rêves était une activité populaire, voire mondaine, que la publication de *L'Interprétation des rêves* avait relancé<sup>45</sup>. Le célèbre médecin Eugen Bleuler ne se prêtait pas seulement à une analyse par lettres avec Freud — comme ce fut le cas pour tant d'autres, il pratiquait l'analyse des rêves en famille, notamment avec sa femme qui, selon ses dires, avait « un sens inné de la psychologie<sup>46</sup> ».

Si Freud a trouvé dans *Le Rêve de la gouvernante française* l'illustration parfaite pour son *Interprétation des rêves*, les motivations de Nándor Honti étaient bien éloignées des conjectures sur la structure profonde de l'inconscient et l'origine pulsionnelle des rêves. Il est même fort possible que tous ses effets aient été calculés minutieusement. En professionnel habile, il finira sa carrière aux États-Unis en dessinant des poupées en carton à découper pour les petites filles, procédé pour lequel il déposa même un brevet. Dans *Fidibusz* sous le pseudonyme de BIT, il utilisa le rêve pour mettre en scène des jeunes femmes dans des situations compromettantes. Afin de capter son public, il ne recula ni devant certains thèmes scabreux, ni devant les stéréotypes de son époque.

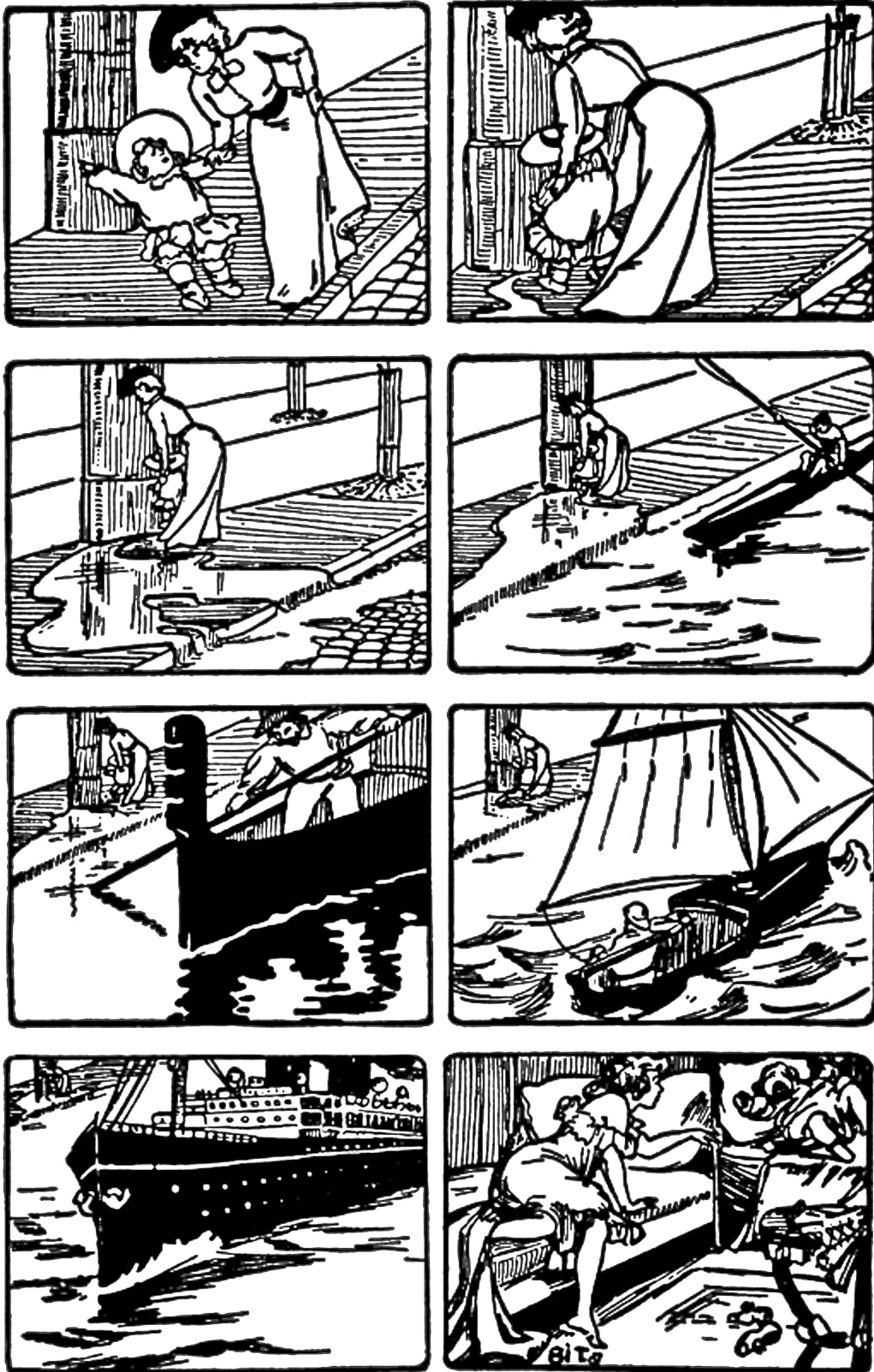
---

[https://kepregenymuzeum.blog.hu/2013/04/18/freud\\_kedvenc\\_kepregenye\\_a\\_fidibuszbol](https://kepregenymuzeum.blog.hu/2013/04/18/freud_kedvenc_kepregenye_a_fidibuszbol), consulté le 8 mars 2020.

<sup>44</sup> Chanson publiée en 1901 par les éditions parisiennes du Music-Hall (paroles de Charles Galilée et musique de Paul Delmet).

<sup>45</sup> L. Marinelli, A. Meyer, *op. cit.*, p.18.

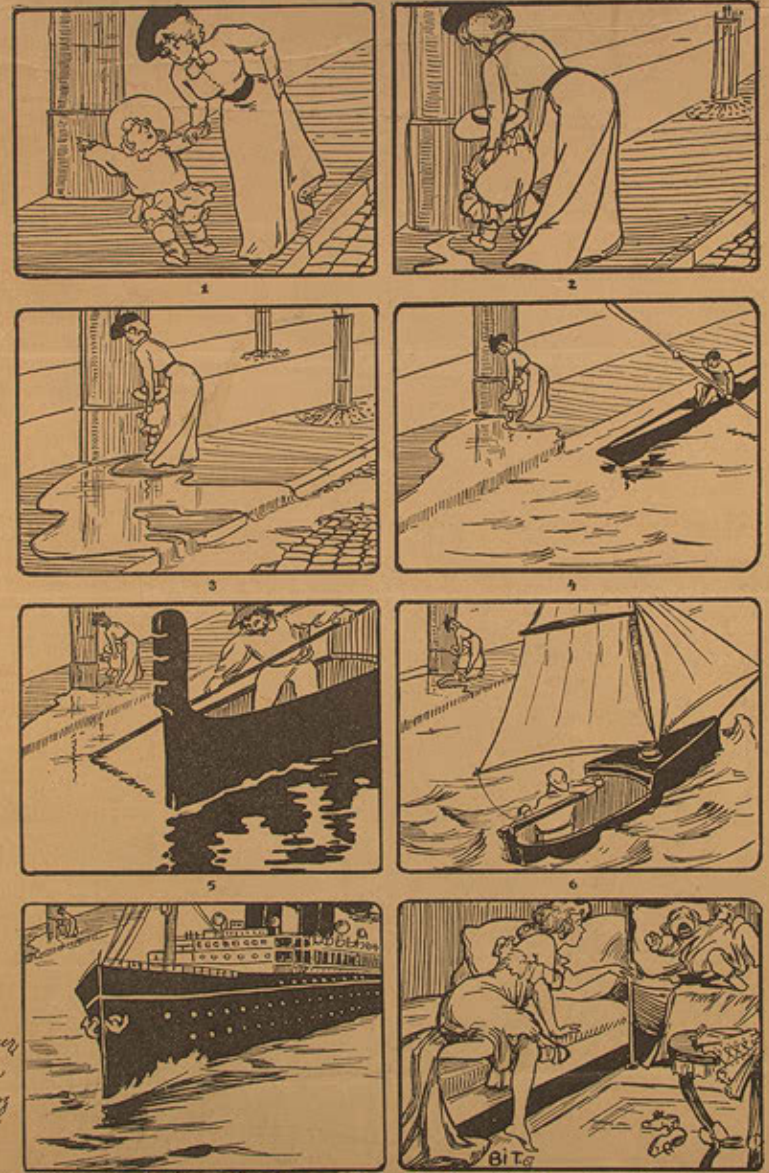
<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 222.



**Figure 1** : Nándor Honti alias BIT, *Le Rêve de la gouvernante française*, dans S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1980 [1899], p. 316.



*Traum der frauösischen Bonne  
(A francia bonne alma)*



*75.5 hoch*

*802*

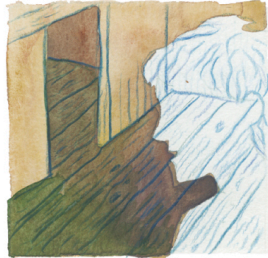
*Dr. Ferenczi  
fügt dem  
Bild hinzu  
Länge:*

*Schönes Beispiel dafür, daß das Symbol nicht aus der Sprache, sondern  
die Redeweisungen vom Symbol abstammen. Im Ungarischen FIDIBUSZ  
gibt es keinen Ausdruck für Kanonape, das an 'schiffen' erinnert,  
doch denkt sich der Zeichner den Winttraum voll mit Schiffen.*

**Figure 2** : fac-similé de la page de Fidibusz envoyée par Sándor Ferenczi à Sigmund Freud. Source : Sigmund Freud: Conflict & Culture. The Individual: Theory, URL : <https://www.loc.gov/exhibits/freud/freud02a.html>



# montée des eaux



Cette petite maison en bois n'est pas la mienne.



Un oiseau y habite.



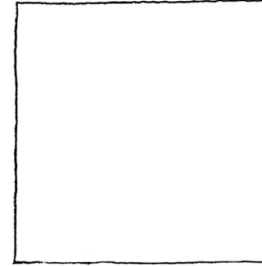
Le lieu est tellement humide.



Quelle idée aussi de construire si près du fleuve !



Maintenant il faut enlever toutes les affaires...



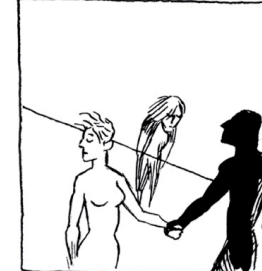
Heureusement qu'avec le temps tout s'arrange.



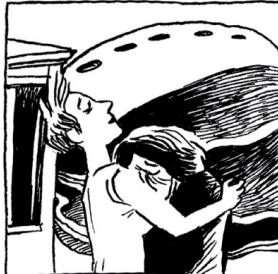
Me revoici dans un lieu que je connais.



Ma mère marche dans mon dos.



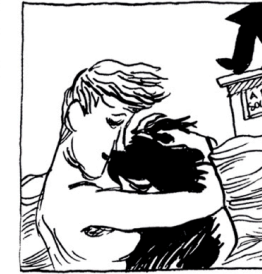
Elle est si diminuée ces dernières années.



« Viens-là, que je te fasse du bien. »



« Hé, tu me fais tomber ! »



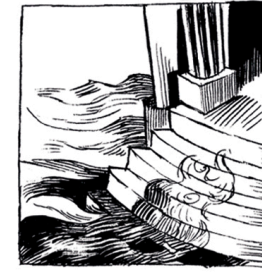
Elle se détend dans mes bras. L'eau inonde les rues.



Les statues valsent, mais ça ne fait rien.



« Vous croyez qu'elle a souffert d'avoir été Juive pendant la guerre ? »



L'eau remonte même les marches du Bundestag...